



ENJEUX

SYRIE
COMPRENDRE
LE CONFLIT
PAGES 6 ET 7



ENFANTS BATTUS

LARMES, SCIENCE ET ESPOIR

La Presse a passé deux semaines au cœur de la clinique sociojuridique de l'hôpital Sainte-Justine, qui accueille les enfants qu'on croit avoir été victimes de maltraitance. Un accès privilégié qui a permis de rendre compte des drames familiaux qui naissent après les coups, mais aussi de toute l'expertise médicale déployée pour dépister les cas de sévices physiques. À lire en pages 2 à 5



ILLUSTRATION FRANCIS LEVEILLÉE, LA PRESSE

VENTE PROLONGEZ votre été!

Solariums
Panovision

SALLES DE MONTRE

LAVAL
1601, A-Laval (440) H7L 3W3
514-335-2050
LUN-VEN: 10h - 16h30, SAM: 10h - 15 h

ST-LAURENT
4940, Ch. du Bois-Franc H4S 1A7
514-335-2050
LUN-VEN: 10h - 16h30, SAM: 10h - 15 h

LONGUEUIL
600, Jean-Neveu J4G 1P1
514-335-2050
LUN-VEN: 10h - 16h30, SAM: 10h - 15 h

QUÉBEC
5237, Wilfrid-Hamel O. G2E 2H2
418-877-1888 / 1-800-665-9505
LUN-VEN: 9h-12h, 13h-17h, SAM: 10h-13h

GATINEAU / OTTAWA
Sur rendez-vous: 1-800-361-9232

www.panovision.ca



3 SAISONS
VISTA 10' x 12'

8,999\$

INCLUS :
Verre trempé teinté
1 porte patio
1 fenêtre à battant
Plan pour permis
Taxes et installation

11,999\$
INCLUANT LA BASE*

* 2 pieux vissés, contreplaqué 5/8 et solives selon les normes



4 SAISONS
VISTA 10' x 12'

16,999\$

INCLUS :
Verre double, trempé teinté
1 porte patio
2 fenêtres à battant
Stores au toit
Plan pour permis
Taxes et installation

19,999\$
INCLUANT LA BASE**

** 2 pieux vissés, contreplaqué 5/8 isolant et solives selon les normes

SÉRIE ENFANTS BATTUS

LA SCIENCE AU SECOURS DES ENFANTS MALTRAITÉS



DAPHNÉ CAMERON

Au milieu de la chambre d'hôpital, Roxanne*, 9 mois, s'agrippe aux longs barreaux métalliques de son petit lit et les secoue vigoureusement.

Le D^r Alain Sirard pénètre dans la chambre et s'approche de la couchette. La petite le regarde. Une large ecchymose lui barre le crâne, de l'oreille gauche à l'arrière de la tête. Elle sourit, son œil tuméfié se plisse.

La blondinette est agitée. Elle se lève, s'assoit, se relève, se rassoit sans arrêt.

Roxanne est une escaladeuse, « lance sa mère, assise en face, en pyjama.

– Je vois qu'elle pratique le sport extrême de bassinette! », répond le pédiatre.

Il est 11 h. Il fait chaud. Dans un coin, un ventilateur rend l'humidité plus tolérable.

Kevin, le père de la petite, s'avance pour expliquer comment, la veille, elle a escaladé sa couchette pour tenter d'en sortir. Le jeune homme raconte d'abord que, attiré par des bruits, il s'est rendu à sa chambre et l'a vue se tenir en équilibre sur la barrière.

Le D^r Sirard lui demande de mimer la scène.

Le père s'approche de la couchette et montre comment il a saisi sa fille en plein vol, comme un joueur de football qui attrape un ballon. Malgré cela, il n'a pu amortir la chute. Elle s'est fracassé la tête sur le sol.

Le D^r Sirard demande au père de dessiner un croquis de la chambre. Kevin lui répète la même histoire en barbouillant sur une feuille.

Le pédiatre examine la petite. Il remarque un bleu important sur sa fesse gauche, une marque dans son cou et une autre sur son front. Il constate qu'il y a des bleus derrière le pavillon de chaque oreille.

Or, le père raconte qu'il n'y a eu qu'un seul impact, du côté gauche.

« Je suis spécialiste en maltraitance, dit le D^r Sirard. Selon moi, beaucoup d'éléments de votre histoire ne sont pas compatibles avec les lésions. J'ai de la difficulté à expliquer tous les bleus. Je ne pense pas qu'il s'agisse d'un accident. Je pense que c'est un geste de perte de contrôle. »

Le père tente d'interrompre le médecin.

La mère se retourne et fusille son conjoint du regard.

« J'ai été parent et je sais ce que c'est, un bébé casse-cou, reprend le médecin. Mais à son stade de développement, elle est incapable de se

jeunesse (DPJ) entre dans le bureau des cinq médecins de la clinique sociojuridique de l'hôpital Sainte-Justine, dont fait partie le D^r Sirard.

Le local ressemble à n'importe quel bureau de médecin, mais jour après jour, ses murs sont témoins des pires histoires d'horreur.

C'est là que sont vus les enfants de moins de 12 ans que l'on croit avoir été victimes de mauvais traitements ou de sévices sexuels et leurs parents. L'équipe évalue en moyenne 450 cas par année, les plus graves de la province.

L'intervenante, une rousse au visage constellé de taches de rousseur, fait partie de l'équipe d'urgence de la DPJ déployée dans les 24 heures qui suivent un signalement. Elle dépose sur le bureau une pile de photos de la chambre de l'enfant et de son petit lit.

Ces photos viennent renforcer les soupçons du D^r Sirard.

« J'ai mesuré le bébé du talon au creux axillaire. À la hauteur des barreaux que je vois là, il me paraît impossible qu'il ait pu enjamber sa couchette », explique-t-il à l'intervenante.

Tous les enfants sont photographiés avec une règle à côté de leurs lésions et un témoin de couleur pour enregistrer avec précision la couleur de l'ecchymose.

« Regardez, dit le pédiatre en montrant une photo de Roxanne. Il y a des lignes plus foncées qui traversent l'ecchymose sur sa tête. Ce sont des traces d'entre-doigts. Lorsqu'on frappe avec le poing, ça fait un bleu. Lorsqu'on gifle, avec la main ouverte, ça fait des lignes. »

■■■

La pédiatrie de la maltraitance est une véritable science. Chaque enfant vu à Sainte-Justine doit passer une série de tests révisés par un petit nombre de médecins spécialistes qui sont devenus, avec le temps, experts en maltraitance.

Une « série squelettique » – des rayons X du corps en entier – est réalisée pour déceler des fractures. Les radiologistes sont à l'affût de calcs osseux, indices d'anciennes fractures qui révèlent des épisodes antérieurs de maltraitance. On fait aussi un examen de tomodensitométrie (scan) du cerveau pour déterminer s'il y a des hémorragies, puis un examen ophtalmologique pour dépister des hémorragies rétiniennes, l'un des symptômes du traumatisme crânien non accidentel, qui englobe le syndrome du bébé secoué.

■■■

Vers le milieu de l'après-midi, les résultats des tests de Roxanne arrivent. Il n'y a ni fracture ni hémorragie cérébrale ou rétinienne.

Kevin entre seul dans le bureau



« Se peut-il que vous ayez perdu patience et que les claques soient parties? Et que là, vous ayez inventé une histoire pour tenter de vous en sortir? »

Un silence glacial traverse la pièce. Les pieds de Kevin se mettent à trembler.

« Ce que je dis est vrai, n'est-ce pas? renchérit le D^r Sirard.

– À peu près, laisse finalement tomber le jeune homme. J'ai paniqué. »

Le père essuie les larmes qui ruissellent sur ses joues.

« Quand je l'ai pognée, j'ai été vraiment trop fort. Je lui ai donné une tape aux fesses et je l'ai serrée... C'est ça qui est arrivé.

– Mais on sait que ce n'est pas ça qui a causé les traces d'entre-doigts sur sa tête. Lorsqu'on serre, ça donne un bleu. »

Kevin lève alors les yeux pour la première fois.

« Elle était dans sa bassinette. « Elle m'écœure, c'est que c'est sa deuxième bassinette parce qu'elle a brisé l'autre en fessant dessus. La nouvelle est plus cheap. Quand je suis entré dans la chambre, elle était encore en train de la péter. J'ai paniqué. Quand je l'ai pognée, elle a eu peur. Elle a hurlé. Je l'ai prise par la jambe. Elle était à l'envers. Je lui ai donné une petite claque derrière la tête. Pis là, sa tête a revolé sur le poteau. »

Kevin refoule des sanglots.

« Il va falloir que tu le dises à ta blonde, dit le médecin après une petite pause.

– Anyways, je ne suis plus sûr de vouloir continuer. Je sais qu'avec ce qui est arrivé tantôt, moi pis ma blonde, c'est fini. On se sépare. Je vais sortir du portrait.

– Je comprends ta réaction, mais elle est impulsive. Le geste que tu as fait, tu l'as fait. Là, il va y avoir des mesures immédiates et à moyen terme. Mais il faut que tu regardes pourquoi tu as fait ça.

– Il y a des gens qui peuvent t'aider, ajoute l'intervenante sociale. Je connais un bon groupe d'aide auquel tu pourrais te joindre. »

Avant de quitter l'hôpital, Kevin consent à faire une thérapie de groupe et à aller vivre chez des amis pendant quelques jours. Il devra se présenter au tribunal de la jeunesse dans les 48 heures. Un juge décidera de quelle façon il pourra voir sa fille dans les prochains mois. La police poursuit son enquête criminelle.

■■■

Le D^r Alain Sirard est un bel homme. Grand, 52 ans, toujours bien habillé, bronzé, lunettes à la mode, ce père de quatre enfants est spécialisé en maltraitance depuis 1995.

« On entre dans la pièce pour aider l'équipe sociale à prendre les bonnes décisions d'orientation et de protection, expliquera-t-il plus tard. Ce qu'on cherche, ce sont des éléments de l'histoire qui peuvent expliquer les lésions. Très souvent aussi, on arrête les impressions de maltraitance et les mesures sociales qui en découlent. »

« Au-delà du parent agresseur, nous sommes témoins de véritables drames humains », ajoute Patsy Villeneuve, travailleuse sociale à la clinique. « Lorsqu'un père qui a fracturé la jambe de son bébé dit finalement à la mère: "Écoute, ce n'est pas accidentel", c'est la terre qui arrête de tourner. »

■■■

Le lendemain, en fin de journée, le D^r Sirard passe la porte de la même chambre d'hôpital.

Une jeune mère, Karine, berce Morgane, sa fille de 6 mois. Elle consulte pour des pleurs incessants et parce que les yeux de son enfant « virent à l'envers ». Quelques jours plus tôt, elle s'est aussi rendue à l'hôpital pour une bosse à la tête.

Karine est déjà connue de la DPJ. Son intervenante l'accompagne à l'examen médical, car un signalement vient d'être ajouté à son dossier.

Avant d'entrer dans la pièce, le D^r Sirard savait déjà que la série squelettique, le test ophtalmologique et le « scan » cérébral étaient négatifs. Il demande comment Morgane s'est blessée à la tête.

« Je suis écœurée de le dire! Ça fait 10 fois que je raconte mon histoire! », hurle-t-elle.

Après quelques protestations, elle poursuit, agressivement.

« Elle était assise sur le plancher pendant que je lavais les biberons. Elle s'est mise à chialer, pis j'ai entendu "bang!". Elle s'est cogné la tête sur le plancher de carreaux. Elle est tombée sur le côté. À ce moment-là, il n'y avait pas de bosse. C'est dans la nuit qu'elle a commencé à grossir. Le lendemain, elle a crié durant des heures. »

Karine pose Morgane dans la couchette. Un préposé entre et fait des prises de sang à la petite fille.

Quelques minutes plus tard, un autre préposé apporte le repas.

« Yark! Ça pue! On dirait de la bouffe à chat!

– Que s'est-il produit avant l'accident? demande le D^r Sirard.

– Ça n'a pas rapport, ce qui s'est passé avant! lâche-t-elle, visiblement excédée.

– Pouvez-vous m'expliquer ce qu'il s'est passé ensuite?

– Le lendemain, elle était plus pâle

« AU-DELÀ DU PARENT AGRESSEUR, NOUS SOMMES TÉMOINS DE VÉRITABLES DRAMES HUMAINS. LORSQU'UN PÈRE QUI A FRACTURÉ LA JAMBE DE SON BÉBÉ DIT FINALEMENT À LA MÈRE: "ÉCOUTE, CE N'EST PAS ACCIDENTEL", C'EST LA TERRE QUI ARRÊTE DE TOURNER. »

– Patsy Villeneuve, travailleuse sociale

hisser hors de sa couchette, encore moins de se tenir en équilibre sur la barrière. C'est ce que je vais écrire dans mon rapport. »

Le médecin sort de la chambre en coup de vent.

Alors qu'il s'éloigne à toute vitesse dans le couloir, la mère crie. Mais, rapidement, sa voix se noie à travers le va-et-vient du personnel de l'unité d'hospitalisation pédiatrique.

■■■

Midi et demi. Une intervenante de la Direction de la protection de la

de la clinique sociojuridique pour recevoir les résultats. Le jeune père a lui-même l'air d'un enfant. Il flotte dans son pantalon de sport. Il s'installe en face de l'intervenante de la DPJ et du D^r Sirard.

« Il n'y aura pas de conséquences physiques sur Roxanne. Les bleus vont guérir... Mais lorsqu'on perd patience et que des gestes sont commis, ça peut se répéter. La prochaine fois, il y aura peut-être des séquelles. »

Le père prend sa tête entre ses mains, les yeux cachés par sa casquette.

ANTS



ILLUSTRATION FRANCIS LÉVEILLÉE, LA PRESSE

et elle était chialeuse. Le deuxième soir, elle s'est levée une fois par heure et n'a pas fait sa sieste. Le lendemain, elle a pleuré toute la journée.

– A-t-elle fait de la fièvre? Est-ce que son nez a coulé?

– Non.

– Et vous? Comment vous sentez-vous?

– C'est l'enfer! J'ai mal aux muscles des cuisses comme si j'avais des couteaux plantés dedans. Je ne suis pas capable de lever mes bras, c'est comme si je pesais 58 000 livres!

– Depuis quand?

– Depuis le soir où elle a pleuré toute la nuit.

Le D^r Sirard fait une pause pour réfléchir.

«Tout cela a du sens, madame. Je pense que vous faites une myosite, un virus contagieux qui circule en ce moment et qui cause une inflammation des muscles. Vous avez dû l'attraper de votre bébé. C'est pour cela qu'elle a pleuré toute la nuit. Elle avait mal partout.

– Hey, j'ai-tu assez de merde dans ma vie pour avoir pogné de quoi en plus!»

Quelques minutes plus tard, une résidente en médecine revient avec les résultats des analyses sanguines de Morgane. Le taux de créatine-kinase, un enzyme du muscle, est trois fois plus élevé que la normale. Les symptômes s'expliquent. La chute survenue quelques jours plus tôt n'avait rien à voir. Pour en être certain, le médecin demande aussi des examens sanguins pour Karine.

Sur le plan médical, la piste de la maltraitance est exclue, comme dans 40 % des cas hospitalisés vus par l'équipe sociojuridique.

La pédiatrie de la maltraitance est un métier difficile. Mais les médecins de la clinique sociojuridique acceptent de faire face à l'horreur pour protéger leurs patients.

Avant de rentrer chez lui, le D^r Sirard confie que sa motivation principale est de permettre à l'enfant de retourner dans son environnement, auprès des gens qui l'aiment.

« Mais ça, ça survient juste quand on sait qui a commis l'abus. Si on ne sait pas qui l'a fait ou si on n'est pas capables de conclure à une cause accidentelle, l'enfant quitte sa famille. »

■ ■ ■

La clinique sociojuridique de l'hôpital Sainte-Justine existe depuis 1990. Elle a été créée au moment où la littérature scientifique sur la maltraitance a véritablement pris son essor. « Aujourd'hui, il y a toute une communauté scientifique qui s'occupe de la maltraitance. C'est devenu une surspécialité médicale », explique la D^{re} Claire Allard-Dansereau, responsable de la clinique.

Les médecins sont appuyés par une infirmière, un psychologue et deux travailleuses sociales.

Il faut bien connaître la pédiatrie en général pour pratiquer en maltraitance, explique la pédiatre de 62 ans. « Les sévices, c'est complexe, car il faut toujours se demander si quelque chose d'autre aurait pu causer les symptômes ou les lésions. On ne veut pas dire que c'est un abus quand ce n'en est pas, ni l'inverse, parce qu'on veut que les enfants soient protégés. »

L'an dernier, 105 enfants soupçonnés d'avoir été victime de sévices ont été hospitalisés à Sainte-Justine. Environ 60 autres cas ont été évalués en consultation externe à la demande de la DPJ.

L'appareil judiciaire recourt souvent à l'expertise médicale. L'an dernier, les médecins se sont rendus au tribunal à 48 reprises pour témoigner.

Les policiers des quatre coins de la province font aussi appel à la clinique sociojuridique pour obtenir un avis médical.

Il n'est pas rare de les y voir. Lorsqu'un enfant est victime d'une agression physique ou sexuelle grave, une entente multisectorielle est déclenchée et permet le partage de certains renseignements confidentiels pertinents à l'enquête entre les corps policiers, les médecins, la DPJ et les écoles.

■ ■ ■

Un matin, lors de notre passage, le D^r Sirard avait rendez-vous avec un enquêteur pour discuter du cas d'un

médecins des urgences, ont remarqué que l'enfant était en rigidité cadavérique jusqu'aux extrémités de son corps. Or, la rigidité musculaire s'installe normalement dans la mâchoire au bout de 30 minutes puis s'étend graduellement, après plusieurs heures, au reste du corps.

« Ça veut dire que, lorsqu'elle a appelé le 911, l'enfant était déjà mort depuis plusieurs heures, affirme le D^r Sirard. Quel genre de gardienne ne jette pas un coup d'œil sur un jeune enfant durant des heures? »

Il lit que la température du corps, à l'hôpital, était de 34°C. « Son corps était froid, l'enfant était mort depuis longtemps », ajoute le médecin.

Le D^r Sirard étudie avec attention

« AUJOURD'HUI, IL Y A TOUTE UNE COMMUNAUTÉ SCIENTIFIQUE QUI S'OCCUPE DE LA MALTRAITANCE. C'EST DEvenu UNE SURSPÉCIALITÉ MÉDICALE. »

– La D^{re} Claire Allard-Dansereau, pédiatre

enfant gravement blessé, examiné récemment à la clinique sociojuridique. En questionnant l'enfant et ses proches, le D^r Sirard a commencé à soupçonner la gardienne.

Fait troublant : au fil de son enquête, le médecin a appris que, plusieurs années auparavant, un enfant était mort pendant qu'il était confié à la même gardienne. Sa mort n'a jamais été expliquée, et les policiers ont classé l'affaire. Le détective, grand homme mince dans la quarantaine, entre dans la pièce.

Le policier et le médecin examinent les photos du cadavre. Durant près d'une heure, ils scrutent le rapport d'autopsie réalisé à l'époque. On y lit que les ambulanciers, puis les

les blessures des deux enfants. Les deux histoires se ressemblent. Trop.

« Il y a plein d'éléments ici pour faire capoter n'importe quel docteur en maltraitance. J'en ai la chair de poule, dit le médecin.

– Moi aussi, répond le policier.

– Je pense, monsieur l'enquêteur, que nous sommes peut-être devant un cas d'homicide et un acte de tentative de meurtre. »

Un silence de mort s'installe dans la pièce. L'enquêteur promet de donner des nouvelles au D^r Sirard. Abasourdis, les deux hommes quittent la pièce.

*Tous les noms des patients et de leurs parents ont été changés.

SÉRIE ENFANTS BATTUS



« J'AI FRAPPÉ MON BÉBÉ »



DAPHNÉ CAMERON

« Ma mère m'a élevé avec la ceinture et je me suis toujours dit que jamais je ne lèverais la main sur mon enfant. »

Un soir, l'enfance de Frédérick* a fini par le rattraper. Il a perdu patience. Il a frappé son bébé.

La scène s'est produite dans une belle maison d'un quartier cosu. « Ça a duré quelques secondes, une étincelle. »

La veille, le jeune père n'avait pas dormi de la nuit: après un quart de travail de 12 heures, il avait passé la nuit à consoler son fils, Alexis, 3 mois, qui pleurait sans arrêt. Une nuit qui ressemblait à toutes les autres depuis deux mois. « J'étais dans un état de fatigue extrême, une fatigue que je n'avais jamais ressentie de ma vie. »

Le matin du drame, Alexis avait reçu des vaccins.

« Il pleurait sans arrêt. Chaque fois que je réussissais à l'endormir, je le déposais dans son lit et il recommençait à pleurer, encore pire que la fois d'avant », confie-t-il plusieurs mois après les événements.

« Je n'étais plus capable de savoir s'il avait peur, s'il avait froid, s'il était fatigué ou s'il avait faim. J'avais beau essayer n'importe quoi, absolument rien ne fonctionnait. La sixième fois que je l'ai déposé dans son lit, il s'est mis à pleurer, pleurer et pleurer comme jamais. J'étais rendu au stade "O.K., je veux avoir la paix, je ne suis PLUS capable". »

Frédérick décrit la suite comme un trou noir.

« J'ai pété un plomb. Je pense que c'a été un réflexe par rapport à mon enfance. Lorsque ma mère en avait assez et que c'était le temps de nous faire comprendre qu'il fallait se la fermer, elle utilisait sa ceinture, ses mains, tout ce qui lui tombait sous

la main. C'est ce réflexe-là qui est ressorti. »

Frédérick a giflé son bébé.

« Je ne peux même pas dire la force que j'ai utilisée. Je sais que je n'ai pas utilisé une force excessive, car même si je n'étais "pas là", je savais que c'était un bébé que j'avais devant moi et je ne voulais pas le blesser à vie. »

Le visage du poupon s'est mis à enfler. Le geste a laissé une large ecchymose striée de lignes bleues plus foncées – la trace de ses entre-doigts.

« Il hurlait. Je l'ai pris dans mes bras et j'ai marché dans la maison. Je pense que j'ai dû faire de la salle à manger à sa chambre 200 fois en 30 minutes. Juste pour essayer de le calmer. Je lui ai donné du Tempra pour apaiser la douleur. »

Mensonges

La mère d'Alexis est rentrée à la maison trois quarts d'heure plus tard.

« Je lui ai raconté ce à quoi j'ai pensé sur le moment. J'ai dit qu'il s'était coincé le bras dans sa table à langer alors que j'étais sorti de la pièce quelques minutes. J'ai raconté qu'en tentant de se décoincer, il s'était débattu et frappé le visage. »

La petite famille s'est rendue à l'hôpital Sainte-Justine. Frédérick a répété l'histoire aux médecins. « J'ai essayé de détourner la vérité le plus possible, autant à ma conjointe qu'à l'hôpital. »

C'est le D^r Alain Sirard, pédiatre en maltraitance, qui a examiné son enfant.

« À un moment donné, il m'a dit: "Tu vois, là: je vois les traces de doigts." À cet instant, je l'ai détesté. Je le voyais entrer dans la pièce et j'avais envie de lui lancer toutes les injures possibles au monde. »

Plusieurs spécialistes de l'hôpital ont été mobilisés pour évaluer le cas. « À un moment donné, je me suis rendu compte que je commençais à déranger énormément de personnes qui auraient dû apporter des soins à d'autres enfants. Après 48 heures, j'ai compris que les choses n'iraient pas en s'améliorant. Le

D^r Sirard est venu me voir et là, j'ai commencé à parler. »

Aveux

Comme 6889 parents québécois cette année, Frédérick a fait l'objet d'un signalement pour mauvais traitements à la Direction de la protection de la jeunesse (DPJ).

Une enquête multisectorielle – qui permet le partage d'information entre la DPJ, la police et le corps médical – a été ouverte.

Les policiers ont interrogé les parents séparément au poste de police.

« J'ai avoué ce que j'avais fait à l'intervenante de la DPJ et à la police avant de le dire à ma blonde. J'avais très peur de sa réaction. C'est ce dont j'avais le plus peur. Le reste ne m'importait plus. J'avais quasiment un sentiment de nonchalance par rapport à tout ce qui se déroulait. »

psychologique. Un spécialiste l'a rencontré trois fois pour évaluer ses capacités parentales. La famille a collaboré avec la DPJ et n'a donc pas eu à se rendre devant un juge du tribunal de la jeunesse. Une entente volontaire a été signée pour empêcher le père de se retrouver seul avec son fils pour une période de six mois.

Sa conjointe, qu'il connaît depuis près de 10 ans, a accepté qu'il reste à la maison. Aujourd'hui, il a le droit être seul avec son fils.

La DPJ a conclu qu'il s'agissait d'un acte isolé, que le père avait les capacités de s'occuper de son bébé et qu'il avait acquis, en thérapie, des outils pour gérer sa colère. Elle a aussi tenu compte du fait que la mère prend très bien soin de son enfant.

« Si je n'avais pas été forcé à faire énormément de travail sur moi-même, j'aurais probablement eu un autre geste d'impatience envers

« OUI, J'AI FRAPPÉ QUELQU'UN, OUI, LE GESTE QUE J'AI FAIT A BLESSÉ QUELQU'UN. MAIS EN PLUS, C'EST MON SANG, C'EST MA FAMILLE, C'EST LE PROLONGEMENT DE MON CORPS, CE QUE J'AI DE PLUS PRÉCIEUX. »

« Je n'ai jamais voulu faire de mal à mon enfant, poursuit-il. Mais un soir, tu te retrouves au poste de police assis devant les enquêteurs, tu te fais traiter comme un criminel. Au début, tu ne comprends pas, jusqu'à ce que tu prennes du recul et que tu réalises que oui, tu es un criminel. Oui, j'ai frappé quelqu'un, oui, le geste que j'ai fait a blessé quelqu'un, mais en plus, c'est mon sang, c'est ma famille, c'est le prolongement de mon corps, ce que j'ai de plus précieux. »

Il a été accusé de voies de fait graves. L'affaire est toujours pendante.

Rédemption

Une intervenante de la DPJ a été affectée au dossier. Frédérick a dû se soumettre à une évaluation

mon fils», dit-il aujourd'hui. Avec le recul, il dit qu'il aurait dû déposer son enfant dans sa couchette, quitter la pièce et même sortir de la maison lorsqu'il a commencé à bouillir de l'intérieur.

« Probablement qu'un jour, mon fils va faire quelque chose qui va me faire disjoncter encore plus que j'ai disjoncté cette journée-là. C'est quelque chose que j'apprends. Mais ce jour-là, je vais garder le contrôle parce que je ne veux pas que mon fils soit éduqué dans la peur que j'ai eue quand j'étais enfant. Mon grand-père a levé la main sur ma mère. C'est une chaîne que je veux briser. Briser la chaîne de la violence, c'est un combat de tous les jours. »

*Tous les noms ont été changés

« QUAND ÇA DEVIENT DIFFICILE, JE PLEURE ET C'EST MOI QUI DEVIENS LE BÉBÉ. »

DAPHNÉ CAMERON

Natalia tient amoureusement son fils Mathieu dans ses bras. Elle lui fredonne doucement des comptines en le berçant dans une chambre d'un duplex du quartier Hochelaga-Maisonneuve. Une couchette est adossée au mur et des jouets jonchent le sol. Mais il ne s'agit pas de la chambre de Mathieu ni même d'une vraie maison.

La résidence appartient au centre jeunesse de Montréal. On y évalue les capacités des parents montréalais qui ont fait l'objet d'un signalement pour mauvais traitements à la Direction de la protection de la jeunesse (DPJ).

Durant quelques heures, cet après-midi-là, une psychoéducatrice, Diane Germain, observe attentivement tous les gestes de Natalia et de son fils.

Natalia a volontairement cédé la garde de son enfant à ses beaux-parents quelques jours après sa naissance. Mais elle ne se souvient pas de lui avoir fait mal.

« Je me suis souvent demandé : "mais qu'est-ce que tu as fait ?

Depuis un an, le nombre de signalements de mauvais traitements retenus a bondi de 10% au Québec. À Montréal, pas moins de 1209 signalements ont été retenus cette année sur le territoire, un record historique. Ce sont donc 1209 parents qui, comme Natalia, ont passé la porte du Centre d'évaluation des capacités parentales dans la dernière année.

Peur de rester seule

Cinq jours après l'accouchement de Natalia, son mari est retourné au travail. Elle s'est retrouvée seule avec son fils.

« Chaque fois qu'il avait les yeux fermés, ça m'énervait, ça m'agressait. À un moment donné, il était vraiment sage et je me suis sentie jalouse de lui, tellement jalouse que je ne le sentais plus en sécurité dans mes mains. Je l'ai mis dans son lit et je suis sortie de la pièce. J'ai pris le premier objet que j'ai pu trouver dans mes mains et je l'ai lancé à travers la pièce. À ce moment-là, j'ai pensé : "il y a quelque chose qui ne marche pas, mais quoi?" »

« J'étais énormément fatiguée, se remémore-t-elle. J'avais du mal à

Elle m'a aidée à me calmer pour que je puisse donner à boire au bébé. C'est comme si j'avais complètement oublié la fonctionnalité d'un enfant, comment le mettre au sein. Et ce n'est pas parce que je ne savais pas comment. J'avais suivi des cours d'allaitement. »

Quelques jours plus tard, Natalia raconte cette histoire à une infirmière en visite post-partum. « J'ai été vraiment transparente, je lui ai raconté que j'avais peur d'être seule avec Mathieu. »

L'infirmière a fait un signalement à la DPJ.

« Quand l'intervenante de la DPJ s'est présentée chez moi, j'avais mon manteau sur le dos. Elle pensait que je sortais et que je laissais le petit tout seul parce qu'il était dans sa poussette en petite camisole, les jambes à l'air. Je n'avais pas pensé lui mettre son habit d'hiver. »

L'intervenante a examiné l'enfant et a noté des marques et des bleus sur son petit corps. « Je me suis dit : "D'où est-ce que ça sort?" »

L'intervenante a mis le bébé dans le siège d'auto de sa voiture. Natalia et son mari l'ont suivie jusqu'à l'hôpital Sainte-Justine.

« Arrivés à l'hôpital, on se demandait : "Qu'est-ce qui se passe?" On n'avait pas beaucoup d'information. On était bousculés d'un bord et de l'autre. Le médecin et les infirmières examinaient Mathieu et ils parlaient tout bas. Ils chuchotaient : "Bébé secoué, bébé secoué." »

Les examens médicaux ont révélé la présence de sang dans une bosse sur la tête du bébé.

« Ils ont fait une batterie de tests pour voir si les organes internes avaient été trop serrés », raconte-t-elle.

À sa sortie de l'hôpital, Mathieu a été confié à ses grands-parents. Natalia peut voir son fils sous la supervision de sa belle-mère ou d'une intervenante du centre jeunesse. Dans certaines situations exceptionnelles, elle peut le voir seule avec son mari. Avec le temps, les dispositions de la garde pourraient être modifiées.

Natalia repense souvent à cet

épisode. « D'avoir des trous de mémoire, c'est sûr que ça me fait peur. »

Elle a craint encore de se retrouver seule avec son fils. « Il aurait pu arriver une situation grave et ça, je ne me l'enlève pas de la tête. »

■■■

C'est la fin de la troisième rencontre au Centre d'évaluation des capacités parentales. Diane Germain décide de donner à Natalia les résultats de son évaluation.

Le test du développement a été très positif. L'enfant n'a pas jusqu'à présent de retard de développement. Il obtient la note de 86% pour son développement cognitivo-langagier, 92% pour ses capacités motrices et 100% pour son développement socioaffectif.

« Ça, Natalia, ça veut dire que la situation, jusqu'ici, n'a pas eu d'effet grave sur son développement. C'est quelque chose de positif à travers cette situation dramatique », explique Diane Germain.

Natalia se met à pleurer. « Je suis contente. Ça fait vraiment du bien d'entendre ça. »

« Quand je suis arrivée avec Natalia, j'ai vu qu'elle était envahie par ses émotions, qu'elle se sentait très coupable de ce qui aurait pu arriver, explique l'intervenante. On ne sait pas si c'est arrivé ou pas, car il y a des trous de mémoire. En même temps, il fallait assurer la sécurité du bébé. Natalia comprenait ça et le comprend encore. L'arrivée de la DPJ est difficile à accepter, mais le premier but c'est de travailler avec les parents pour que ça aille mieux avec leurs enfants », explique Diane Germain.

« Natalia, tu as de belles forces comme maman, ajoute-t-elle à la fin de l'évaluation. Tu es stimulante et, lorsque tu es calme et bien reposée, tu es capable de bien répondre aux besoins de base du bébé. »

« Mais je suis fragile, répond Natalia. Et quand ça devient plus difficile, je pleure et j'ai besoin d'aide parce que c'est moi qui deviens le bébé. »

« CHAQUE FOIS QU'IL AVAIT LES YEUX FERMÉS, ÇA M'ÉNERVAIT, ÇA M'AGRESSAIT. À UN MOMENT DONNÉ, IL ÉTAIT VRAIMENT SAGE ET JE ME SUIS SENTIE JALOUSE DE LUI, TELLEMENT JALOUSE QUE JE NE LE SENTAIS PLUS EN SÉCURITÉ DANS MES MAINS. »

As-tu fait quelque chose de vraiment mal? As-tu secoué ton enfant pour de vrai? Je ne pourrais pas vous le dire" ».

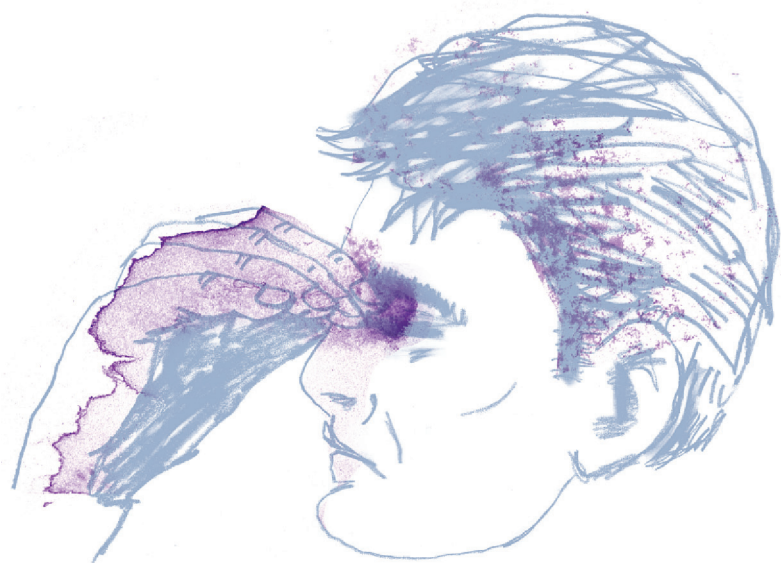
Natalia a reçu un diagnostic de trouble de la personnalité limite et de trouble de la personnalité schizotypique. Elle est suivie en psychologie et en psychiatrie depuis près de 20 ans. Elle a eu 10 psychologues au cours de sa vie.

Les médecins spécialisés en maltraitance et les intervenants de la DPJ tracent un lien entre les problèmes de santé mentale et la hausse des signalements d'enfants battus à la DPJ.

m'adapter au changement. Dès que je suis rentrée chez nous, je suis devenue anxieuse. Je me suis dit : "Hein? Je vais être toute seule à la maison avec un bébé?" »

Une nuit, son fils s'est mis à pleurer pour être allaité.

« Mon mari m'a réveillée. J'étais carrément surprise, sous le choc. Je suis dit : "J'ai un bébé, moi?" » Je suis sortie de la chambre, j'ai pris une chaise et je l'ai balancée jusqu'à la casser. Puis je suis allée dans la cuisine casser une porte d'armoire et je me suis effondrée en larmes. Mon mari ne comprenait rien. La voisine est venue frapper à la porte.



Des impacts lourds pour le système de santé

Le nombre total de visites à la clinique sociojuridique de l'hôpital Sainte-Justine est stable depuis 10 ans mais, depuis 4 ans, les demandes de consultation pour sévices sexuels ont diminué alors qu'elles ont augmenté pour les sévices physiques. L'augmentation des cas d'enfants battus alourdit le fardeau du système de santé. La D^{re} Claire Allard-Dansereau, responsable de la clinique, affirme qu'il n'est pas rare de consacrer de 15 à 30 heures à l'évaluation d'un seul cas grave, comme un traumatisme crânien non accidentel.

Les impacts de la maltraitance pèsent aussi sur le système de santé à plus long terme. Une étude célèbre publiée en 1998 dans l'*American Journal of Preventive Medicine* a démontré qu'une personne qui a vécu des expériences traumatisantes dans son enfance (violen- ce physique, psychologique, agression sexuelle, violence conjugale, parent avec un problème de toxicomanie ou de santé mentale, parent qui a fait de la prison) est plus

susceptible de souffrir de problèmes de santé à l'âge adulte. Et plus l'enfant est exposé à des expériences traumatisantes, plus la fréquence est élevée. Un enfant qui a vécu des expériences traumatisantes risque trois fois plus de se suicider qu'un enfant qui a grandi dans un foyer normal. S'il a vécu 4 types de traumatisme, il risque 12 fois plus de se suicider, 10 fois plus d'utiliser des drogues injectables, 7 fois plus de devenir alcoolique. Plus frappant encore, un enfant qui a vécu quatre types de traumatismes dans son enfance risque deux fois plus de souffrir d'une maladie cardiaque, deux fois plus de souffrir d'un cancer, deux fois plus de faire une crise cardiaque et quatre fois plus de souffrir de bronchite chronique ou d'emphysème. Des conséquences qui font peur, au moment où la Direction de la protection du Québec vient d'enregistrer au cours de la dernière année 6889 signalements de sévices, un record historique.

– Daphné Cameron

SYRIE COMPRENDRE LE CONFLIT



1 ↑



2 ↑

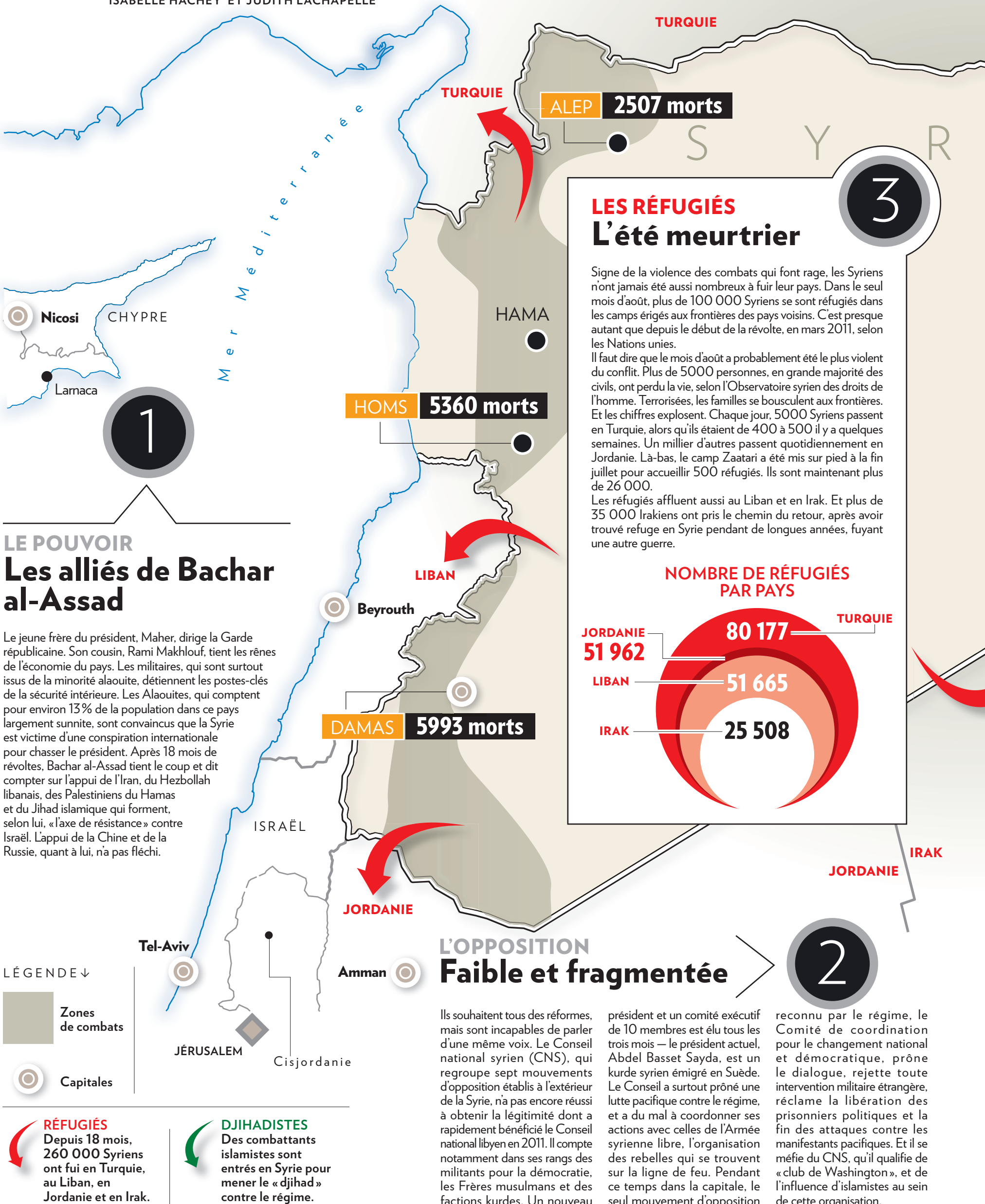


3 ↑

LA LONGUE GUERRE

« Nous sommes dans une bataille régionale et mondiale. Il faudra du temps pour la remporter », a dit le président Bachar al-Assad à la télévision syrienne. Son régime compte sur les loyautés cultivées en 40 ans de pouvoir. L'opposition, fragmentée en plusieurs factions armées, gagne du terrain dans le nord du pays. Elle résiste à Alep et dans les banlieues de Damas. Et se radicalise. Aucun camp ne semble prêt à rendre les armes. La communauté internationale est paralysée, encore et toujours. Dix-huit mois après le début de la révolte, le conflit s'est transformé en guerre civile dévastatrice, dont le bilan vient de franchir le cap des 29 000 morts. Pire, la Syrie semble s'engager dans une longue guerre dont personne n'ose prédire l'issue.

ISABELLE HACHEY ET JUDITH LACHAPELLE



SYRIE COMPRENDRE LE CONFLIT



4 ↑



5 ↑



6 ↑

PHOTOS ASSOCIATED PRESS, REUTERS, AGENCE FRANCE-PRESSE

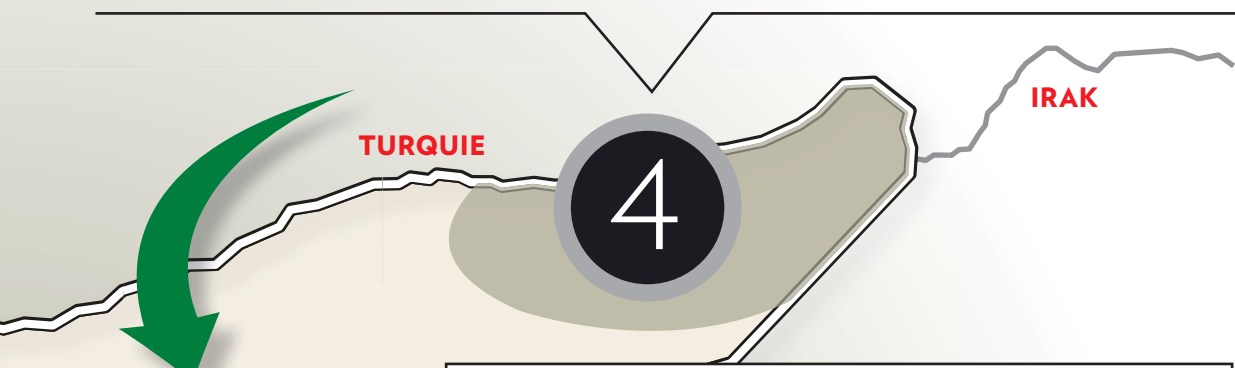
LES DJIHADISTES La menace islamiste

C'est une révolte laïque contre la dictature de Bachar al-Assad qui a allumé le conflit syrien, en mars 2011. Mais alors que le conflit s'enlise, les islamistes radicaux soufflent de plus en plus fort sur les braises de l'opposition. Un rapport d'enquête de la Commission des Nations unies sur les droits de l'homme en Syrie faisait état cette semaine de la « présence croissante et alarmante d'éléments islamistes étrangers ».

Djihadistes locaux ou venus de l'étranger, ils sont surtout actifs dans le nord de la Syrie, contrôlé en partie par les rebelles. En juillet, des combattants liés à Al-Qaïda ont été vus passant la frontière turque. Alors que l'opposition se radicalise, le président Assad utilise la menace islamiste pour consolider ses appuis auprès des communautés chrétienne et alaouite, souligne l'Institut pour l'étude de la guerre, de Washington, dans un récent

rapport sur le phénomène. De son côté, le gouvernement américain a limité son soutien aux forces de l'opposition sous prétexte que l'argent pouvait tomber entre les mains des extrémistes. Le résultat pervers de cette décision est que ce sont les salafistes qui reçoivent désormais le plus de financement de l'étranger, note le rapport. Des musulmans modérés se joindraient d'ailleurs à des groupes radicaux afin d'obtenir armes et argent.

1. L'opposition gagne du terrain dans le nord du pays. Et elle se radicalise. Des djihadistes étrangers se sont introduits en Syrie pour combattre le régime.
2. Le président Bachar al-Assad tient bon. En Syrie, il compte sur les minorités (alaouite, chrétienne et druze) qu'il a promis de protéger contre la majorité sunnite.
3. Plus de 260 000 Syriens ont fui leur pays depuis le début du conflit.
4. Le diplomate algérien Lakhdar Brahimi a remplacé Kofi Annan comme médiateur. Sa tâche est titanesque.
5. Les rebelles de l'Armée syrienne libre résistent toujours.
6. Après 18 mois de révolte, le conflit s'envenime et s'enfonce dans une violence de plus en plus meurtrière. Le bilan a passé le cap des 29 000 morts cette semaine.



L'AVENIR DE LA SYRIE Mission presque impossible

Cette semaine, le Conseil national syrien a dit souhaiter que les pays arabes approuvent une intervention internationale en Syrie similaire à celle menée en Libye l'an dernier. L'Occident, jusqu'ici, n'a pas été très favorable à l'idée à cause du risque qu'elle pose dans une région déjà tendue. La Chine et la Russie ont, quant à elles, fait usage de leur droit de veto au Conseil de sécurité de l'ONU, s'opposant à toute intervention extérieure. Les espoirs se tournent maintenant vers Lakhdar Brahimi, ce diplomate algérien qui a remplacé Kofi Annan dans la tâche – titanesque – de négocier

un terrain d'entente entre les deux camps. Ce vieux routier de la paix en a vu d'autres. Mais de son propre aveu, la mission est « presque impossible ». Pourtant, M. Brahimi rejette l'analyse, de plus en plus répandue, voulant que la Syrie soit engagée dans une bataille existentielle, les deux camps ne jurant plus que par la victoire ou la mort. « J'ai visité la Syrie pendant 50 ans et j'ai vu une mosaïque de communautés qui tenaient d'abord à leur identité syrienne, a-t-il dit à la BBC. Je refuse de croire que les Syriens l'oublieront et trouveront indispensable de tuer leurs voisins. »



MORTS
29 000

DÉTENUS
30 238

Mois de conflit
18

RÉFUGIÉS
260 000

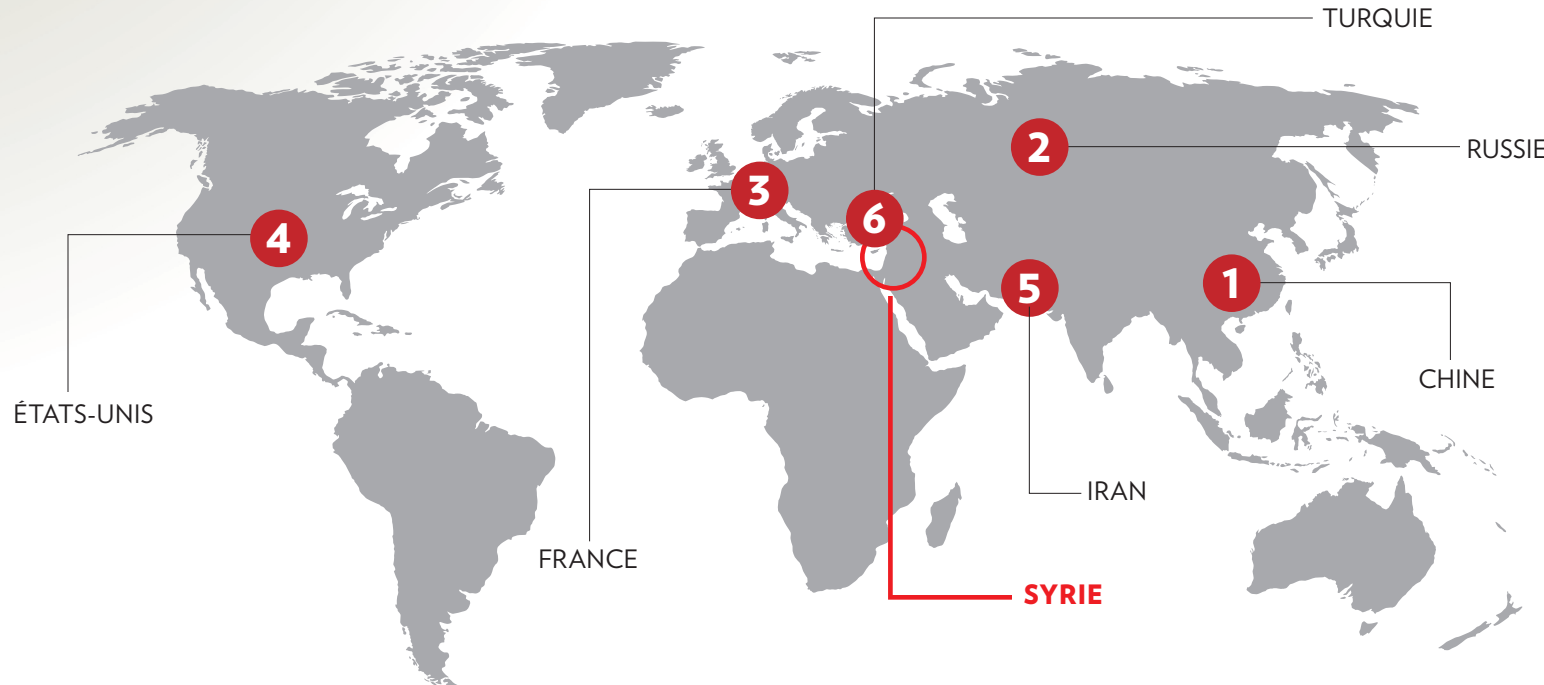
Déplacés en Syrie
1,5 MILLION

Syriens ayant besoin d'aide humanitaire
2,5 MILLIONS

INFOGRAPHIE ET GRAPHISME JACQUES-OLIVIER BRAS, LA PRESSE

Sources : Observatoire syrien des droits de l'homme, Foreign Affairs, BBC, The Economist, Center for Documentation of Violations in Syria, Haut-Commissariat des Nations unies pour les réfugiés, Agence France-Presse

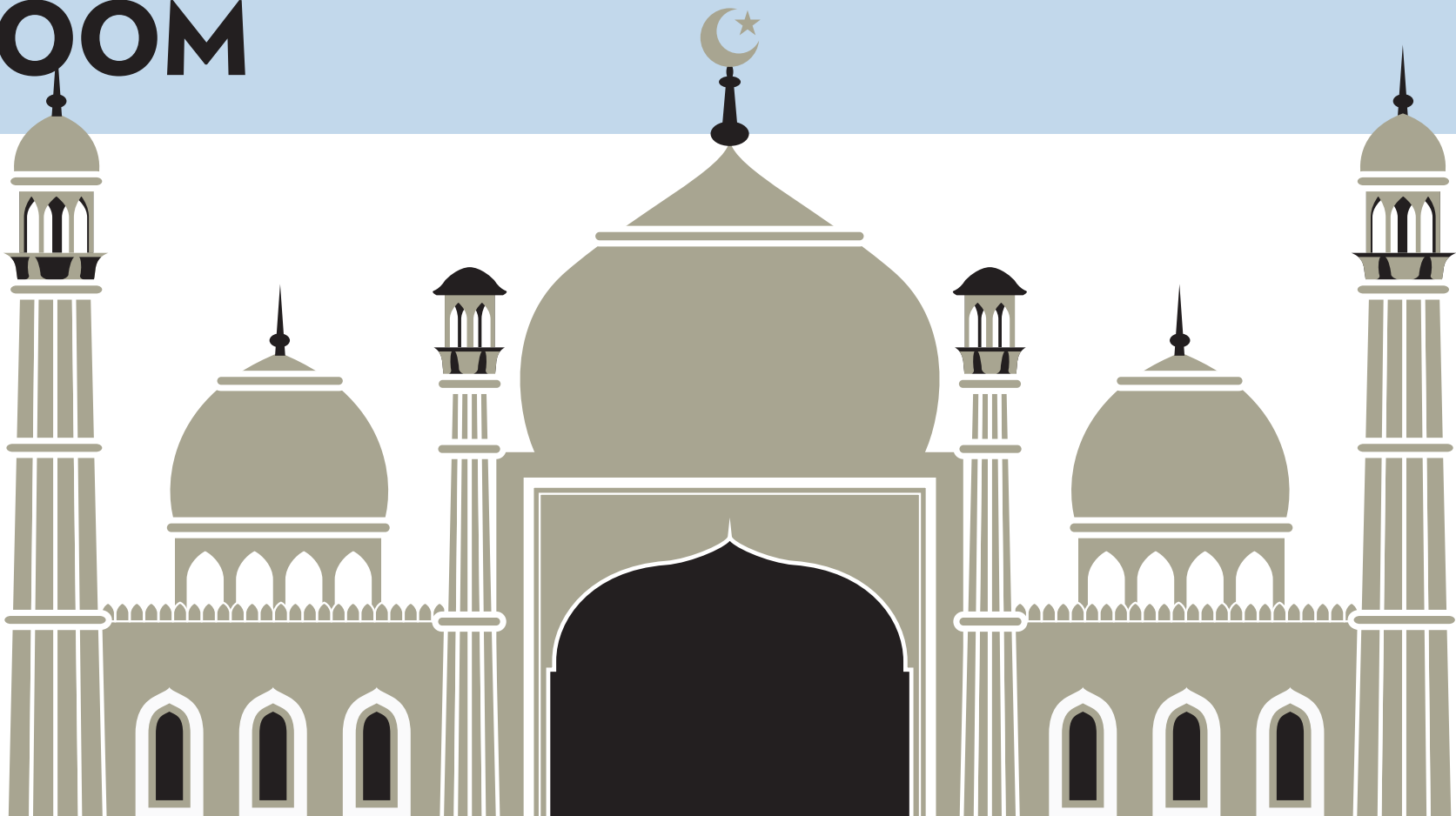
QUE FAIT LE MONDE ?



Les sanctions économiques et diplomatiques anti-Assad appliquées durant l'été laissent la Chine (1) et la Russie (2) de glace. Cette dernière préfère pousser le Conseil de sécurité de l'ONU à accepter l'accord signé en juin sur les principes d'une transition politique en Syrie. Washington (4) ne dit pas non, même si l'accord ne contient aucun appel au président Assad à renoncer au pouvoir, se limitant à demander que des sanctions soient appliquées si le régime syrien refuse la

transition. En août, la France (3) a invité l'opposition syrienne à s'unir pour former un véritable « gouvernement provisoire de la nouvelle Syrie » qu'elle pourra reconnaître. Les voisins arabes ne s'entendent pas sur la tactique à adopter pour mettre fin au conflit. Pendant que la Turquie (6) parle de la « fin inévitable » du régime, l'Iran (5) souligne « l'appui illimité » de Téhéran aux « efforts pris par le gouvernement syrien pour ramener la sécurité et la stabilité ».

ZOOM



Mondes musulmans

La planète compte 1,6 milliard de musulmans. Mais ce « monde musulman » est loin d'être monolithique. Des études du Pew Research Center, l'organisme de recherche non partisan établi à Washington, ont récemment dressé un portrait détaillé des adeptes de l'islam. Il en ressort notamment que les musulmans africains affichent plus de ferveur religieuse que ceux du Moyen-Orient ou que les musulmans chiites ne sont pas toujours considérés comme de « vrais musulmans » par les sunnites. Regard sur une culture religieuse colorée et diversifiée.

JUDITH LACHAPPELLE

QUELQUES-UNS DES 39 PAYS SONDES PAR LE PEW RESEARCH CENTER

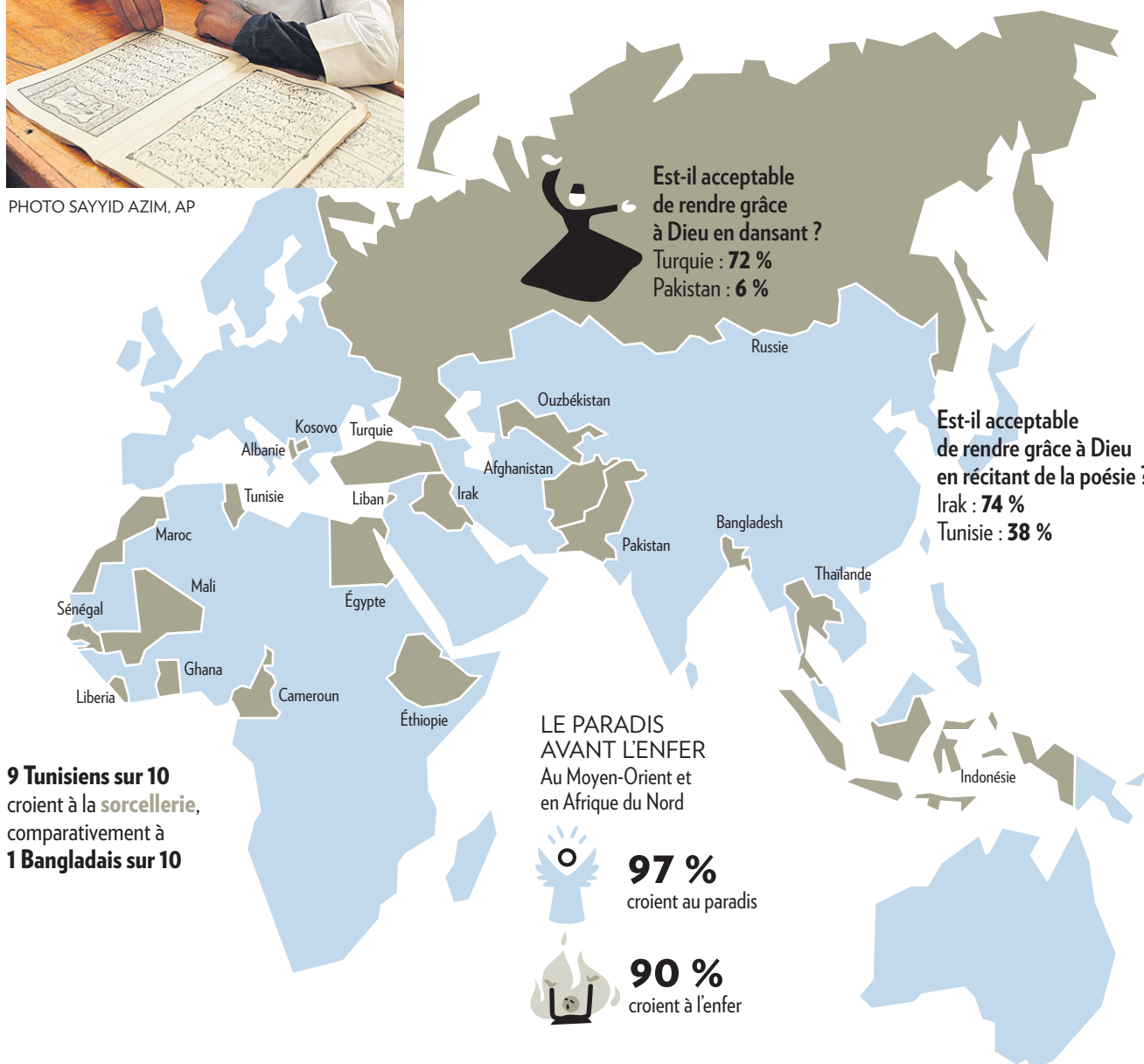
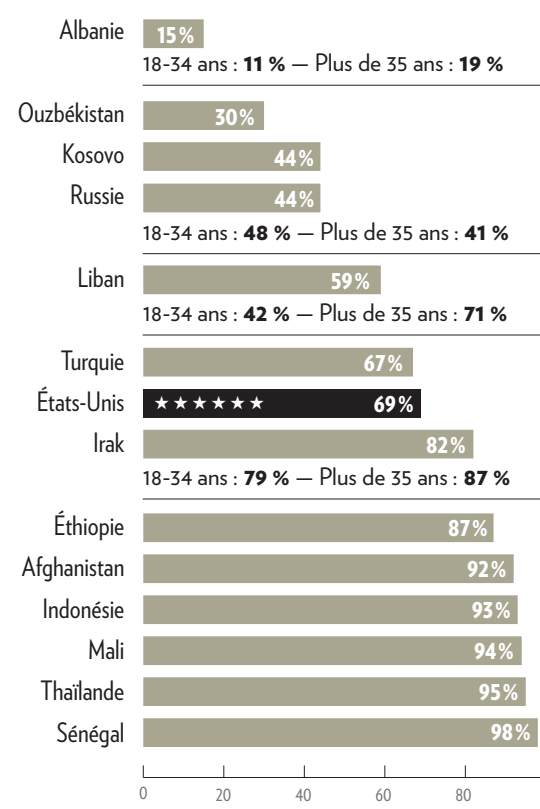


PHOTO SAYYID AZIM, AP

Pourcentage de répondants musulmans qui considèrent la religion comme « très importante »

PAYS	N'ont pas fréquenté l'école secondaire	Ont fréquenté l'école secondaire
LIBAN	68%	41%
RUSSIE	66%	41%

PROPORTION DE RÉPONDANTS POUR QUI LA RELIGION EST « TRÈS IMPORTANTE » DANS LEUR VIE



9 Tunisiens sur 10 croient à la sorcellerie, comparativement à 1 Bangladais sur 10

SUNNITES, CHIITES

Près de 9 musulmans sur 10 dans le monde sont sunnites. Les chiites, concentrés en Iran, en Irak, en Syrie (alouites) et au Liban, se distinguent des sunnites notamment par leur dévotion au prophète Ali. Si la majorité des musulmans dans le monde font peu de cas de la branche à laquelle ils appartiennent, les relations entre sunnites et chiites sont particulièrement tendues au Moyen-Orient et au Maghreb. Plus de la moitié des répondants égyptiens et marocains ne considèrent pas les chiites comme des vrais musulmans.

Sources :
The World's Muslims: Unity and Diversity, publié par le Pew Research Center, août 2012. Quelque 38 000 musulmans de 39 pays ont participé à l'étude.
The Future of the global Muslim Population, publié par le Pew Research Center, janvier 2011.

<p>FAITES-VOUS LES CINQ PRIÈRES PAR JOUR ?</p>	GHANA 91%	SÉNÉGAL 85%	THAÏLANDE 75%	<p>FRÉQUENTEZ-VOUS LA MOSQUÉE AU MOINS UNE FOIS PAR SEMAINE ?</p>	LIBERIA 94%	CAMEROUN 84%	INDONÉSIE 72%
	ÉGYPTE 53%	PAKISTAN 42%	TURQUIE 27%		PAKISTAN 59%	LIBAN 35%	ALBANIE 5%

NOMBRE DE MUSULMANS DANS LE MONDE



2010 **INDONÉSIE**, plus grand pays musulman (205 millions de fidèles)

2030 **PAKISTAN**, plus grand pays musulman (256 millions de fidèles)